

Alexia Stresi

Des lendemains qui chantent

roman

Flammarion

*À mes grands-parents maternels
et à François.*

Paris, 1935

Trois élèves-ingénieurs de l'école des Arts et Métiers caracolent à travers le haut Montmartre. Pans de manteaux ouverts à tout vent, allure de chauve-souris, escaliers dévalés en riant. Ces gadzarts sont tout le temps en retard. Ah non, pas pour leurs cours de génie mécanique. Cette passion pour les engrenages, les poulies et les forces les fait maintenant courir vers l'Opéra-Comique. Paraîtrait que la machinerie des décors de *Rigoletto* est prodigieuse, des gars de troisième année en ont fait les croquis. Espérons que ça vaille vraiment le coup, parce que les tickets n'étaient pas gratuits, c'était ça ou dîner, et pour pouvoir observer ces merveilles d'ingénierie, il va falloir se farcir deux heures de « hurlements de gens qu'on ébouillante », selon la formule prometteuse qui circule à l'école.

Le sénateur Boitard est fin prêt. Sa femme, Benoîte Boitard, non. Quel besoin a-t-elle de porter pareil soin à sa toilette, vu qu'il ne la regarde plus ? Dieu, que la vie est mal faite ! C'est Angela, ce petit cœur d'Angela, qui adore l'opéra, mais c'est hélas avec Benoîte qu'il faut s'y rendre. La carrière vaut-elle tous ces sacrifices ? Face au miroir psyché du vestibule de leur hôtel particulier, hélas propriété

de sa belle-famille, le sénateur aurait presque la faiblesse de penser oui. Il faut dire que le reflet perçu est flatteur. Moustache peignée, nœud papillon amidonné, redingote Lanvin avec rosette à la boutonnière, et tout autour de lui qui commence à s'impatienter et l'a fait savoir, bouquets de glaïeuls, stèles doriques et toiles de maître. Mais tout à l'heure, entre le deuxième et le troisième acte, quand Madame bâillera d'ennui derrière son éventail authentiquement japonais, le sénateur sait qu'il se reposera la question et qu'alors il souffrira. Car à sa manière, oui, il souffre.

La princesse Pouille d'Orset transmet ses dernières instructions avant de sortir. Nous donnerons le souper dans la véranda, compter une vingtaine de couverts. Champagne, crustacés et foie gras, quelque chose de tout simple, façon pique-nique. Soudain, Son Altesse lève la main en un geste gracieux afin d'indiquer qu'elle réfléchit. Le temps est suspendu, le domestique aussi, lui en attente des ordres qui vont lui tomber dessus. Préparez aussi des entremets, finit par glousser la princesse. À quoi bon tenter de résister, les entremets, c'est son péché mignon. Il y aura aussi des fèves de marais à la crème et de la gelée d'ananas au marasquin. Et puis nous ouvrirons la malle à costumes. Il sera tellement amusant de prolonger le spectacle par un brin de fantaisie, surtout si le vrai en a manqué. Ah, et couvrez la cage des perroquets, voulez-vous. Je préfère qu'ils se reposent maintenant et soient en verve tout à l'heure. Si seulement j'avais la possibilité d'en faire autant, hi hi hi ! Allons, approchez la voiture, ne faisons pas attendre cette belle salle Favart !

Bien sûr, parmi les spectateurs de ce soir, il y a aussi de vrais amoureux de l'opéra. Honneur insigne fait à la

représentation, une grande dame de l'art lyrique a pris place dans la salle. Si mademoiselle Henriette Renoult a l'air d'une petite chose fragile, il ne faudrait pas trop s'y fier. Cette femme a fait la pluie et le beau temps dans les théâtres du monde entier. L'Opéra Garnier, Salzbourg, le Teatro alla Scala de Milan, la Fenice de Venise lui doivent leurs plus belles distributions. Les néophytes n'auront jamais entendu parler de son métier, les chanteurs ne jurent que par lui. Mademoiselle Renoult était professeure de rôles. Visage impénétrable, allure disons sévère sans que l'on sache si c'est le fait de la timidité ou d'un mauvais caractère, et une mise modeste seulement démentie par un vif éclat dans le regard. Encore faut-il arriver à le croiser. La dame, mains posées sur les genoux, a l'air d'une momie. Autour d'elle, des amateurs bedonnants, partition à la main, des gueules cassées de la Grande Guerre qui viennent se nourrir de beauté, des familles pour qui cette sortie est une fête et des premières fois qui vaudront révélation, enfants fascinés par les dorures, commerçants impressionnés par l'importance du lieu, bourgeois que l'opéra ennue mais qui persistent.

Ce n'est jamais que cela, un public, cet ensemble artificiel d'éléments disparates. Le père de famille, la tête farcie de soucis, voisine un vieux monsieur perclus d'arthrite, dont la femme pense au tricot dans son sac. Les musiciens font encore un foin épouvantable avec leurs instruments. Pendant qu'ils s'accordent, est-ce que ça gênerait qu'elle s'avance dans sa manche ? À côté d'eux, un docteur et son épouse, prise d'une soudaine quinte de toux. J'ai fini ma journée de travail, dit le mari sans trop sourire. Autant il apprécie d'écouter les bronchites au stéthoscope, autant les tousseurs de théâtre l'insupportent. Combien de somptueux si bémol détruits par une toux sèche ? Qu'ils

prennent donc leur pâte pectorale avant de venir ! Oui, toi aussi, ma chérie, tu aurais dû. Derrière eux, des ouvriers occupent une moitié de rangée. Depuis deux semaines, ils tiennent sans relâche un piquet de grève et ont mérité de se détendre un peu. *Rigoletto* ? Le titre leur a plu, on verra bien. Problème, une élégante dans ses derniers éclats renâcle à s'asseoir à côté de leurs bleus de travail et s'en ouvre à l'ouvreuse.

— Mademoiselle, vous voyez ça comme moi, n'est-ce pas... Il doit bien vous rester une loge disponible pour les gens de mon rang !

Le regard de l'ouvreuse sourit, mais pas à son interlocutrice qui sent l'avantage lui échapper.

— Princesse Loupiac de Montratiér.

Le nom à rallonge a claqué comme un coup de fouet. Était-ce une pointe de menace dans la voix ?

Peu importe.

— Les gens comme vous ne se sont pas tous fait couper la tête à Versailles ?

Témoins de l'échange, un député radical et son collègue communiste s'esclaffent. Un troisième député les accompagne, plus difficile à situer sur l'échiquier politique, celui-là, d'où l'invitation qui lui a été faite. L'homme est mélomane. L'opéra a servi d'appât, quand c'est le dîner d'après qui compte. Attablés dans un restaurant de la rue Taitbout, tous trois ont à parler sortie de crise, avenir du pays et alliances, espérons.

Chacun a sa raison d'être ici ce soir, des bonnes, des faiblardes, d'autres carrément mauvaises.

— Du moment qu'ils ont payé leur place, je me tamponne de savoir pourquoi ils sont là, marmonne Jean-Marie Gheusi.

C'est un directeur nerveux, monsieur Gheusi. Son visage poupon est moins jovial qu'à l'ordinaire, tirant même sur l'écarlate. En redingote de soirée, il est venu se poster à l'œillet du rideau rouge pour regarder les retardataires finir de lui remplir sa salle. Plus un strapontin de libre ! Si seulement ça suffisait à remplir aussi les caisses... Mais non, ce théâtre est un gouffre. Toutes ses économies personnelles y sont passées sans avoir le moindre effet sur l'océan de dettes. Comment le comptable a-t-il appelé ces pertes ? Structurelles, voilà. La faute à des « pertes structurelles ». L'électricité, par exemple. Elle a tellement augmenté qu'on rêverait de revenir à l'éclairage à la bougie. Hélas, leur usage est interdit parce que trop dangereux pour les charpentes en bois. Dès lors, bien obligé de continuer à payer ces factures exorbitantes. Le loyer ? Une horreur. Il a quasiment triplé en deux ans. C'est la crise pour nous aussi, ont argué les propriétaires des murs. Peut-être est-ce vrai. Plus personne n'a les moyens de résister à autant d'inflation. Constat amer où niche un seul motif de consolation, ce n'est pas la gestion de Gheusi qui est en cause. Sous sa gouvernance, les coûts de production ont même été drastiquement réduits.

— Le public, on le garde ? Ou on renonce à ça aussi ?

Ce jour-là, l'assistant du directeur avait posé la question en plaisantant. Mais il était sérieux. À force de tout supprimer, allait-on pouvoir continuer à proposer de beaux spectacles ? Évidemment, évidemment. À condition toutefois de renoncer pour cette saison au plaisir des créations.

La première de ce soir est le résultat de cette politique rigoureuse. Ce *Rigoletto* est la reprise d'une vieille mise en scène, qu'en plus de recycler on a sévèrement rognée. Finis les décors en dur, pas de terrasse d'où lancer les sérénades, pas de palais pour le duc de Mantoue, ni de taverne où

casser de la vaisselle lors de l'assassinat de cette pauvre Gilda. Des toiles peintes, vieilles de quarante ans, vont devoir faire l'affaire. Et alors ? La mise en valeur du patrimoine ne fait-elle pas partie des prestigieuses missions d'un directeur d'institution ? C'est en tout cas la formule pompeuse avec laquelle Jean-Marie Gheusi entend vendre sa reprise à la presse. Il ne dira rien de ses longues nuits d'insomnie passées à ruminer la situation. Soit on se faisait archéologue en s'en remettant au contenu de vieilles malles, soit on fermait boutique.

Ça a été vite vu.

Contre toute attente, le pari s'est révélé stimulant. Les sous-sols poussiéreux de l'Opéra-Comique recèlent de ces trésors ! Des mètres et des mètres d'étagères où des cahiers de cuir noir, tous identiques, contiennent, décrites par le menu, d'anciennes mises en scène du répertoire. En choisir une et s'y conformer permettait de réduire drastiquement les heures de répétition. Inutile de perdre son temps à chercher ce que d'autres ont déjà trouvé, n'est-ce pas ? Sauf qu'aucun metteur en scène de renom n'a goûté le marché. À la vue des cahiers, tous ont renâclé. Comment osait-on les prendre pour de simples exécutants ? L'art, c'est au futur qu'ils le conjuguèrent, et blablabla. Aucun n'acceptait ? Eh bien tant mieux. Cela dispenserait d'en engager un. En lieu et place, des emplois d'assistants et d'adjoints peu coûteux ont fleuri. Ces bonnes volontés se voyaient offrir une précieuse première chance. D'ici trois heures, nous saurons si cet esprit intrépide a tourné à l'avantage du spectacle. Pourquoi pas ? Il regorge d'idées techniques innovantes, toutes obtenues gratuitement grâce au coup de main malin d'ingénieurs imberbes. Si leurs machines fonctionnent correctement, si personne ne se blesse, bref si tout roule, le public sera peut-être épaté.

Reste qu'il faut que ça chante bien.

Les voix, voilà le vrai problème. Les belles sont si difficiles à trouver. Surtout quand on n'a pas de quoi payer des cachets astronomiques. Pire encore s'il s'agit de Verdi. Tout génie qu'il était, ce monsieur s'est soucié comme d'une guigne de faciliter la tâche des chanteurs. Où avait-il la tête en écrivant ses partitions démoniaques ? Il n'a pas été plus indulgent vis-à-vis du sommeil des directeurs de théâtre. Alors pourquoi le programmer si ça complique à ce point la vie de tout le monde ? Parce que c'est beau, tout simplement.

Gheusi a cherché son Rigoletto partout. Dans la maison, personne n'était à même de relever le gant. Il a fallu regarder hors de la troupe. Gheusi a lancé des offensives. Il est allé jusqu'à flatter pour convaincre. Rien, aucune grande voix n'a accepté de rejoindre sa distribution. Oh, ils l'ont dit très poliment. Cela aurait été avec un immense plaisir si je n'étais hélas déjà retenu ailleurs. Faux-jeton ! Refuser un Verdi salle Favart pour une histoire de sous, quelle honte ! Pauvre art lyrique. Messieurs les chanteurs, avez-vous conscience qu'il existe d'autres maîtres que l'argent ? Oui, la passion par exemple. Ah, c'est parce que le rôle vous fait peur ? Mais peur de quoi ? De la puissance des sentiments ? De ne pas être de taille ? De faire un couac ? Seule la mort a les moyens de faire peur, et même elle n'empêche pas de vivre. Gheusi a ainsi sermonné à qui mieux mieux des heures durant. Il s'est emporté, en vain, avant de prendre la seule décision qu'il avait les moyens de prendre. Parier sur la jeunesse.

Ce soir, le baryton qui s'essaye au rôle-titre a moins de trente ans. Parcours académique sans faute, conservatoire consciencieux, beau timbre. Mais il y a un mais. Le jeune chanteur a peu de vie au compteur et le destin de Rigoletto

est d'une telle épaisseur... Infirmes de naissance, intelligents et langue de vipère, c'est aussi un père aimant, prêt à tout pour protéger l'honneur de sa fille. Il est entré comme bouffon au service du duc de Mantoue, un libertin sans scrupules. Au vu de leurs qualités respectives, ces deux-là voient sans surprise leurs ennemis se multiplier. Rigoletto s'en moque et se croit de taille à tous les défier. Il contribuera au contraire à ourdir la pire malédiction qui soit, puisque sa propre fille en sera victime. À la fin de l'acte III, quand Rigoletto recueille le dernier souffle de son enfant, son cri de désespoir est écrit pour vriller les tripes. Le rôle se gagne sur ces trois mesures. On se fiche, en cet instant, que le chanteur réussisse les notes ! C'est l'homme qu'on doit entendre, et on le veut déchirant. Merci du cadeau, monsieur Verdi. Cette fois encore, le compositeur de Busseto n'aura pas lésiné sur la noirceur. Il a demandé à Piave, son meilleur librettiste, de mâliner *Le roi s'amuse* de Victor Hugo d'une fatalité toute shakespearienne. Gheusi le sait, le résultat est intraitable pour les voix. Finie l'ancienne façon d'alterner airs et récitatifs, ici tout se fond dans un même coulé. Il y faut un souffle et une musicalité hors norme, qui ne doivent pas céder le moindre pouce de terrain à l'intensité des émotions. Une gageure.

En ce moment, en coulisses, il y a un gamin qui tremble. Personne ne le lui a dit, espérons qu'il l'ignore, en plus d'un rôle écrasant à tenir, il a le destin de l'Opéra-Comique entre les mains. Si la voix tient le choc, si le jeunot se transcende et livre une composition véhémement, le pari est gagné. Dans le cas contraire, la salle est pleine de critiques et de vautours qui verront avec extase s'écrouler l'édifice. Gheusi l'a encore vérifié en les accueillant en personne dans le hall.

Tout sonnait faux. La plaie que ces femmes trop bien mariées qui se croient au Derby de Chantilly et rivalisent de chapeaux à plumes. Gheusi s'est entendu les féliciter de leur élégance, alors qu'il était taraudé par l'envie d'envoyer tout ça au vestiaire. Il a ouvert les bras devant les journalistes en feignant la surprise et distribué avec générosité du cher ami, quel bonheur de vous voir. Un soir de première, passer de la pommade est une obligation, y compris dans le dos de glaçons notoires. Quel soulagement quand la sonnerie battant rappel a mis un terme à tout ce cirque. Les vautours redevenus moineaux se sont envolés vers la salle. La horde se faisait nuée, le directeur était sauvé. Momentanément du moins.

C'est à l'entracte que se prendra la vraie température. Si on lui sourit mais de loin, comme s'il était contagieux, il saura que c'est fichu. Rares articles de journaux à paraître, tous confiés à des stagiaires. Éreinter n'exige ni beaucoup de connaissances ni grand talent. Pour des petits jeunes, c'est l'occasion rêvée de se faire les griffes. Résultat, *Rigoletto* se jouera cinq fois à peine devant des moitiés de salle. Trois petits fours et puis s'en vont. Si au contraire on accourt vers lui, si poitrails et pupilles brillent, si les hautes compétences opinent du chef au ralenti en croisant son regard, Gheusi le sait, Gheusi en rêve, son spectacle tiendra longtemps l'affiche.

Les trois coups.

Il est l'heure.

La salle s'éteint.

Des raclements de gorge la parcourent. Les spectateurs s'offrent une dernière toux avant de faire silence.

Presque nuit noire.

Temps.

Pas vide.

Devenue rectangle de lumière, la fosse d'orchestre captive. Les violonistes ont posé leurs archets. Les musiciens demeurent stoïques près de leur instrument muet. Tant d'immobilité attire le regard. Il ne se passe rien et c'est fascinant. Le suspense monte.

À cet instant, et du pas vif de celui qui sait son prestige, le chef fait son entrée.

La salle se met à applaudir. Catastrophe ! Ils ont les mains molles, note Gheusi, qui soudain se sent mal. Lui rêvait d'une clameur. Il voulait un engouement à même de faire oublier l'orage dehors, le nazisme au loin et ces tonnes de factures à payer. On n'y est pas. Il faut rester sur terre.

La baguette du chef tapote à deux reprises le pupitre. Puis se fige le temps d'un silence si précaire qu'on n'entend que lui.

Une paume s'élève, l'autre s'écarte.

Bam !

Ouverture !

Le lever de rideau à la française dévoile le décor en un mouvement conjoint de bas en haut, de gauche à droite, qui drape et plisse à qui mieux mieux, tandis que la salle se gonfle de musique. Gheusi frémit dès les premières notes, le thème de la malédiction, idée fixe de cet opéra, n'étant pas fait pour arranger son humeur. Chacun est capable d'entendre la tension extrême de ce prélude. Gheusi, lui, la comprend. Plus que quelques minutes avant de savoir si Rigoletto est en voix. Il y a d'abord l'entrée du duc de Mantoue. Quelques vers de présentation, le salopard dans toutes ses œuvres qui raconte à un courtisan avoir séduit une vierge à l'église. Euh vierge, c'est-à-dire qu'elle ne l'est plus depuis qu'il lui a rendu quelques visites nocturnes. L'air est joyeux. Le duc a désormais des vues

sur la femme du comte de Ceprano. Rien ne vous arrête, s'enthousiasme Borsa, un petit courtisan doté de quelques répliques en accord avec sa fonction. La salle réagit. Une modification infime mais Gheusi connaît son public, quelque chose se passe. Est-ce une condamnation du cynisme de Mantoue ? Une protestation contre sa misogynie ? Peu probable. L'écho d'un énième scandale de mœurs qui aurait enflammé les gazettes pendant que le directeur avait le dos tourné, la tête trop à son spectacle ? Stop, reprenez votre respiration, c'est maintenant ! Apparition de Rigoletto. Bon sang, une attaque franche, déjà des nuances dans le médium, oh, quel soulagement ! Mais Gheusi, à cet instant, a l'impression étrange d'être le seul à écouter. Quelque chose cloche. Toutes les têtes restent tournées vers Mantoue. Même pas, c'est Borsa qui les attire, le petit courtisan. Mademoiselle Renoult avait tenu à ce qu'on distribue son élève dans le rôle. Où et comment a-t-elle découvert ce tout jeune ténor, Gheusi ne s'en souvient pas. Ce qu'elle lui avait raconté était un peu long, il n'avait pas écouté dans le détail. De toute façon, il dirait oui. Quand on connaît l'histoire de l'art lyrique, on ne refuse rien à Henriette Renoult.

— Confiez-lui Borsa. Vous ne le regretterez pas.

En acceptant, Gheusi savait que c'était à Mademoiselle qu'il confiait la partition. Ce n'était pas prendre un gros risque. Mademoiselle Renoult a été la meilleure préparatrice de rôles de France. Non, du monde. Seul le Metropolitan Opera de New York ne l'a pas employée. Il est vrai qu'ils ont tout ce qu'il leur faut sur place. Il se raconte aussi que dès les premiers contacts, Mademoiselle aurait opposé un refus catégorique à l'idée d'une traversée de l'Atlantique en paquebot. C'était aux chanteurs de se déplacer, aurait-elle martelé. Selon l'usage, on venait de

loin pour bénéficier de ses leçons, de Russie, d'Argentine, d'Angleterre. Seuls de rares chanceux avaient la chance de jouer à domicile.

Henriette Renoult m'a tout appris, se plaît à répéter Georges Thill, l'immense ténor français de ce début de siècle.

— Allons, Georges ! Attendez que je sois morte pour me témoigner autant de gentillesse...

Rien n'y fait. Le grand monsieur aime rendre hommage à la grande dame, y compris dans son dos.

Plusieurs fois annoncé, repoussé autant de fois, le départ à la retraite de mademoiselle Renoult a été vécu comme un cataclysme par le métier. Ceux qui avaient tant appris auprès d'elle n'imaginaient pas devoir arrêter. Ceux qu'elle n'avait jamais acceptés comme élèves refusaient de renoncer à ses conseils avant d'en avoir bénéficié. Mais mademoiselle Renoult a tenu bon et a refusé toutes les sollicitations. Elle n'a fait qu'une exception, pour Georges d'ailleurs, une nuit qu'il a été pris d'angoisse. Je dois travailler, je dois travailler, hurlait-il dans sa chambre. On aurait pu s'enquérir d'un médecin, c'est elle qu'on est allé prévenir. Arrivée en chemise de nuit, chaussons aux pieds, ses bigoudis encore sur la tête, elle a fait vocaliser le célèbre ténor jusqu'à ce qu'il s'endorme comme un bébé.

Mais dans les théâtres, non, on ne l'y voyait plus.

— Je n'ouvre plus une partition, affirmait-elle.

Force est de constater que la grande habituée des fauteuils d'orchestre ne venait plus jamais s'y asseoir. Il y a trois mois, quand elle a humblement demandé à Gheusi de lui accorder un rendez-vous, il aurait dû se méfier. La légende des professeuses de rôles n'aurait pas quitté sa tanière sans une très bonne raison.

Il l'a croisée tout à l'heure dans les coulisses. Comme à son habitude, elle ne payait pas de mine. Silhouette menue, mise simple, du rouge à lèvres mais pas de poudre, et ses yeux vifs. Tout, chez Mademoiselle, paraît très vieux, sauf son regard. Quand ils se sont salués, rien de particulier n'a été dit. Les cordialités de circonstances. J'espère sincèrement que ce *Rigoletto* vous plaira. Je n'en doute pas et me réjouis d'être là. Gheusi a beau chercher dans ses souvenirs, non, décidément rien dans les propos de Mademoiselle n'aurait pu, ou dû, l'alerter. Il lui semble maintenant que cette conversation a eu lieu il y a une éternité, quand la soirée s'annonçait encore bien. Du moins quand elle suivait son cours normal. Que s'est-il passé depuis ? Quel sortilège a pu frapper ce spectacle pour que les dix répliques d'un inconnu suffisent à éclipser tous les efforts d'un bon *Rigoletto* ?

Des spectateurs penchés sur le programme tentent d'y déchiffrer un nom écrit en petits caractères. Ils y cherchent ce Borsa. Le directeur, de plus en plus médusé, les voit se murmurer leur nouveau secret à l'oreille. Nom de Dieu, relevez la tête, tous ! Écoutez-moi la beauté musicale des phrases de la comtesse ! Que nenni. Les jumelles de théâtre sont sorties de leurs étuis. Sont-elles dirigées vers le ballet de vierges suspendues dans les airs ? Pensez-vous, pourquoi y prêter attention ? ! Combien d'heures les Gadzarts ont-ils trimé pour installer ce système de portage arrimé aux cintres ? Il fallait du lest, du gracieux, et surtout de la sécurité, un vrai casse-tête. Plus personne pour s'étonner du résultat. Tout cela est affreusement déroutant. Gheusi a beau rouler des yeux fous sur ses spectateurs indociles, il sait. Inutile de continuer à se fouetter les sangs, on ne peut rien contre la décision d'une salle. Adrien Vincourt pourra se démener tout ce qu'il voudra, l'attraction désormais est

ailleurs. Gheusi voudrait bondir sur scène afin de féliciter son chanteur dont l'interprétation déchirante a peut-être à voir avec l'indifférence croissante de la salle à son égard. L'hypothèse a de quoi inquiéter. Si Vincourt se décourage et baisse de régime, le rôle sombre. Comment croire que le personnage accomplira son destin jusqu'au bout si celui qui l'incarne démissionne ? Pourvu qu'il ne lâche rien, pense Gheusi. S'il parvient à retourner le public en sa faveur, la soirée peut encore être sauvée. Ouf, sa scène finie, Borsa vient de nous débarrasser le plancher. Ça devrait aider.

À l'entracte, le directeur fonce trouver le chef de chant pour exiger des explications. Pourquoi ne l'a-t-on pas averti du problème Borsa ? On se serait organisé en conséquence. Un charisme pareil exige d'être mis en valeur, sinon il se retourne contre le spectacle, on voit le résultat. Au lieu de subir, on aurait pu canaliser. Bref, Gheusi est furieux de ne pas avoir été prévenu. Aurait-il su ce qui se tramait qu'il aurait modifié la distribution. Que fait une voix pareille enfermée dans un si petit rôle ? Eh bien... Ma foi... Personne n'a de réponse convaincante à lui fournir. L'énergumène fait ses débuts, c'est tout ce qu'on sait. Ah, aussi qu'il est italien. Mademoiselle Renoult a fait savoir qu'elle tenait à préparer elle-même son chanteur et tout le monde a pensé que cela avait été vu avec la direction. Ce Borsa... Tiens, son vrai nom leur échappe. Borsa n'est venu que deux fois aux répétitions, seulement pour la mise en scène. Il a trouvé ses déplacements, fixé ses places et non, rien d'autre à signaler.

C'est donc mademoiselle Renoult qui a tout manigancé.

Elle a caché son prodige jusqu'au soir de la première, et vlan !

Maintenant, tout Paris sait.

Gheusi hésite à aller la trouver pour la sommer de s'expliquer, se ravise, songe alors à filer dans les loges féliciter le grand gagnant de la soirée. D'autres s'en chargent sûrement déjà... À moins qu'ils ne soient en train de l'étriper. Quoique, à bien y réfléchir, qu'a-t-on de si grave à lui reprocher ? Ce garçon fait son métier mieux que les autres, est-ce un crime ?

Le dernier acte se passe sans incident notable, ni franche amélioration. L'ensemble continue d'être déséquilibré. La salle s'enthousiasme à chacune des apparitions de Borsa, qui sont malheureusement rares et fugaces. Maintenant, Gheusi a hâte qu'on en termine. Il a trouvé quoi exiger de mademoiselle Renault, toute mademoiselle Renault qu'elle soit. Elle lui doit réparation.

Peu avant la fin de la représentation, le directeur rejoint les coulisses côté cour, où se tiennent les chefs de pupitre. C'est la tradition de venir y accueillir les chanteurs à leur dernière sortie de scène. Tiens donc, regardez-moi qui est là. Mademoiselle... Un long regard s'échange, sans besoin d'autre commentaire. Tous deux connaissent suffisamment le métier pour savoir ce à quoi ils viennent d'assister. Debout l'un à côté de l'autre, très silencieux, ils observent la troupe s'incliner devant le public. Le salut est un élément de jeu travaillé en répétition, à l'instar du reste de la mise en scène. D'abord en rang d'oignon, main dans la main, les visages encore marqués par l'effort. Puis les chanteurs disparaissent en courant par le fond du décor, avant de revenir à tour de rôle, par importance croissante.

— Je veux la priorité sur tous les autres théâtres pour trois soirées avec lui. Vous me les devez.

— Je ne vous dois rien du tout. Mais vous aurez vos trois représentations.

Le nom de l'intéressé n'a pas été précisé. Inutile, n'est-ce pas. Le directeur et mademoiselle Renoult se sont parlé sans se regarder, en continuant d'applaudir. Le calme de la vieille dame est impressionnant. Elle ne manifeste pas plus d'émotion quand son poulain se présente seul à l'avant-scène. Si les artistes précédents ont bien été applaudis, lui est ovationné. Des bravos fusent, quelques hourras, la salle vibre à l'unisson. Les spectateurs étaient des particules éclatées, les voilà bloc. Heureux surtout, constate Gheusi, qui maintenant l'est aussi. Il en est certain, le succès est assuré. Son théâtre est sauvé ! Non, comme espéré, grâce aux prouesses du rôle-titre, mais parce qu'une météorite vient de crever le plafond.

Un événement rare, totalement imprévisible et pourtant écrit, la naissance d'une vedette.

C'est alors que Gheusi le voit, ce Borsa, se tourner dans leur direction en cherchant à discerner quelque chose dans l'obscurité des coulisses, plus vraisemblablement quelqu'un. Dans son regard, l'incrédulité d'être à ce point célébré et, sous le bonheur, une chose étrange. De la panique ? Ce jeune homme en train de recevoir son premier hommage, à quoi pense-t-il ? Au lieu de se tenir face au public, de le gratifier d'une révérence, il s'en détourne. Il le fuit. Oh, l'espace de trois secondes, ce n'est pas un affront. Mais dans cette volte, une urgence se lit. Mademoiselle continue d'applaudir au même rythme, une esquisse de sourire apparue sur les lèvres. Gheusi alors comprend. L'émotion éperdue dans le regard du jeune homme n'est autre que de la reconnaissance. En un instant pareil, beaucoup oublieraient qui ils sont, d'où ils viennent, grâce à qui. Lui vient de s'en souvenir. D'où le

besoin impérieux de partager avec son professeur de rôle les vivats qu'elle a rendus possibles.

Cette dame, on la connaît. On sait ce dont elle est capable.

Mais lui, bon sang, d'où sort-il ?